

COLIN THIBERT

SAMIEN

LE VOYAGE VERS L'OUTREMONDE



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Extrait de la publication

COLIN THIBERT

SAMIEN

LE VOYAGE VERS L'OUTREMONDE



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Dans le monde du Sarancol, huit lunes scintillent à tour de rôle. Samien, petit paysan des Kraspills, fuit ses maîtres qui l'exploitent. Sous son bonnet rouge niche Yonka, une créature d'exception. Elle a de grandes ambitions pour Samien. Dans l'espoir de faire fortune, ils partiront vers Iskhion, la capitale du royaume, sur laquelle règne le redouté Sarchonte.

L'étape suivante sera L'Outremonde...

La route est longue, semée d'embûches. On y croise des prapators et des chenilles géantes, mais aussi des brigands, des supporteurs de walche, des caravaniers, et des charlatans. Tour à tour valet d'écurie, cornac, champion de sambok ou mousse sur des navires intersidéraux, Samien court d'aventure en aventure. Cerise sur le gâteau, l'amour l'attend au détour du chemin...

Inutile de prétendre réussir à résumer un roman aussi touffu que drôle. Quête initiatique, matinée de considérations humanistes qui ajoutent un supplément d'âme à ce roman de fantasy dans la droite ligne des classiques du genre.

SAMIEN
LE VOYAGE VERS L'OUTREMONDE

1

UNENUITSUR DEUX, l'oncle Barth allait se torcher à l'alcool de grain chez la mère Sapin. Il revenait soûl comme un ânier du Bragadan, pissait dans le jardin, trébuchait sur son ombre, se cognait aux meubles, et réveillait Ulna, sa tendre épouse, qui l'abreuvait d'injures.

Ce soir-là, pourtant, l'oncle Barth ne s'arrêta pas au premier étage pour répliquer aux invectives de sa femme. Il poursuivit son incertaine ascension jusqu'à la soupente qui tenait lieu de chambre à Samien. On entendit racler sur le plancher les fers de ses galoches, et le vieux sagouin se mit à brailler :

– Hé, p'tit ! Tu dors ?

Samien aurait voulu lui répondre : « Pas avec le raffut que tu fais, sac à vin ! » mais il se contenta de grogner. On ne savait jamais quelle lubie allait piquer l'oncle Barth lorsqu'il était ivre : il pouvait aussi bien pousser la chansonnette toute la nuit que se mettre en tête d'aller labourer

une parcelle éloignée. Dans le premier cas, il avait besoin d'un public bienveillant, dans le second d'une main plus ferme que la sienne pour guider l'attelage. Samien était de corvée, quelle que fût l'heure.

Un bruit de gong retentit. L'ivrogne venait de se prendre les pieds dans le pot de chambre qui roula d'un bout à l'autre de la pièce. Ulna hurla :

- C'est pas bientôt fini ce boucan ! Va cuver ta gnôle à la porcherie, espèce de bouc anorexique ! La merde des cochons, c'est encore trop bon pour une crevure dans ton genre !

- Hé, hé ! ricana l'oncle Barth. Elle tient la grande forme, la mère !

Il faut reconnaître qu'au chapitre des grossièretés, sa femme était imbattable.

- Alors, saloplaud ? Où c'est donc que tu te caches ? reprit-il.

Décelant dans sa question une intonation plus que menaçante, Samien resta coi.

- Tu vas-t-y me répondre, sale morveux ?

Quelque chose siffla dans l'air et la lanière d'un fouet vint mordre l'épaule droite du garçon.

Depuis qu'il était au service de l'oncle Barth, Samien avait eu son compte de gifles, de coups de pied, de poing et de bâton ; il ne comptait pas les objets ménagers de toutes sortes jetés dans sa direction avec plus ou moins de précision, les cheveux et les oreilles tirés, sans parler de quelques simulacres de noyade dans l'auge des porcs ou les

bocaux de saumure de la cave. Le fouet, c'était nouveau. Jusque-là, seuls les mulets y avaient droit et, contrairement à lui, ils avaient le cuir épais. Semblable à une brûlure, la douleur irradiait par vagues, gagnant en intensité au point que Samien se demanda si le vieux n'avait pas sadiquement frotté de piment la lanière de son fouet. Un nouveau coup, asséné toutefois avec moins de vigueur, lui lacéra le bas du dos, un autre la cuisse, et il ne put retenir un gémissement.

– Ah, ah, ah ! exulta l'oncle Barth.

Il se déchaîna, riant et soufflant en même temps. Par bonheur, il ratait sa cible une fois sur deux. Soudain, la lanière s'enroula autour d'une solive et le manche de cuir tressé lui échappa des mains. Protégeant son visage de son bras, Samien fonça : l'autre ne s'attendait pas à recevoir dans les pattes soixante livres d'os, de muscles et de tendons, mus par un mélange de panique et de haine assez puissant pour perforer les lauzes du toit. Il poussa un cri rauque avant de dégringoler lourdement en arrière. La maison entière frémit sous le choc.

– Barthélemy ? lança Ulna d'une voix inquiète, une fois le silence revenu. Mon chéri ? Tu ne t'es pas fait mal, au moins ?

La lueur d'une lampe à huile dansa dans l'escalier et tante Ulna apparut. Son ample chemise de toile bise la faisait paraître encore plus large que haute. Les tresses, qu'elle

portait habituellement entortillées au sommet du crâne, façon nid d'oiseau, pendaient librement pour la nuit.

- Qu'est-ce que tu lui as fait, maudit avorton ! aboyait-elle à l'intention de Samien, en découvrant le corps inerte de son mari.

- C'est lui, ma tante ! Il m'a flanqué une danse sans aucune raison !

- Et la raison du plus fort, petit crétin, qu'est-ce que tu en fais ?

Samien avait l'impression de brûler de partout, même aux endroits où le fouet ne l'avait pas touché. Ulna s'agenouilla, ses tresses balayant la trogne violacée de l'ivrogne, figée dans un rictus d'étonnement.

- Réponds-moi, mon amour ! Réponds-moi ! Où est-ce que tu as mal ? Barthélemy ? Mon ange, mon trésor ?

Qualifier l'oncle Barth de trésor prêtait franchement à rire. Écœuré par une sollicitude aussi peu méritée, Samien suggéra de le laisser cuver où il était, jusqu'au lendemain.

- Toi, occupe-toi de tes fesses ! lui répondit-elle avant de poser l'oreille sur la poitrine de son mari.

Ses gros sourcils formèrent un accent circonflexe et elle murmura :

- J'ai l'impression que son cœur ne bat plus...

L'oncle Barth portait habituellement sous sa veste plusieurs gilets superposés dont l'un en fourrure de coati. Pour percevoir des battements cardiaques à travers une telle épaisseur, il aurait fallu une ouïe plus subtile que

celle d'Ulna qui ne distinguait pas le fifre de l'hectomédon lorsque la fanfare jouait les airs traditionnels à la foire de Blastôme.

- Il est mort ! glapit-elle soudain. Il est mort !

L'oncle Barth appartenait à la catégorie des durs à cuire dont ni les intempéries des Kraspills ni l'alcool frelaté de la mère Sapin ne pouvaient venir à bout. S'il crevait enfin un jour, ce serait au comptoir de l'estaminet ou debout aux mancherons de sa charrue, frappé par la foudre ou l'apoplexie.

- C'est ta faute !

Samien haussa les épaules, et de nouvelles ondes de douleur se propagèrent à travers son corps.

- C'est toi qui l'as tué ! Assassin ! Fils de rien !

Dans la broussaille de sa barbe, l'oncle Barth semblait ricaner du bon tour qu'il venait de jouer au gamin. À supposer qu'il fût canné pour de bon, Samien allait se trouver en très mauvaise posture, pour peu que sa tante l'accuse du crime. Orphelin à neuf ans, placé par le conseil de village chez le couple Barthélemy qui avait besoin d'un valet de ferme – les termes d'« oncle » et de « tante » relevaient de l'usage et non de la parentèle –, il n'avait pas la moindre chance de faire valoir son point de vue. On le jetterait au fond d'un puits à sec sans autre forme de procès, selon la vieille coutume des Kraspills.

- Tu portes la poisse, Samien ! T'as le mauvais œil, je l'ai toujours pensé ! C'est ta sorcellerie qu'a fait mourir tes pauv' parents !

- C'est le mal d'en haut qui les a tués, ma tante, vous le savez aussi bien que moi.

- Par tous les démons du Sarancol, sois maudit !

Ulna était adepte de Belbech, une divinité rustique dont l'effigie grimaçait sur le linteau de cèdre de l'entrée. Elle croyait à l'existence d'une quantité d'esprits malfaisants et s'en protégeait par autant de sortilèges et de rituels compliqués. Se couvrant la tête d'un morceau de tissu, elle commença à marmonner des incantations tout en se livrant à un ballet saccadé autour du corps de son mari. Le rite mortuaire de Belbech, ponctué de chants lugubres, de prières et de fumigations d'herbes, pouvait durer trois jours pleins. Si la pieuse femme persistait à dénoncer son valet comme assassin, elle ne le ferait pas avant d'avoir installé Barthélemy dans sa dernière demeure.

« Si je pars tout de suite, se dit alors Samien, je peux espérer franchir le col du Sarangon avant le jour. » Il était à peu près certain que personne ne lui donnerait la chasse au-delà de cette limite : les habitants du village redoutaient l'inconnu. Une vague d'angoisse, néanmoins, le submergea : pour la première fois de son existence, il était confronté à une décision qui engageait son avenir. Il n'avait personne à qui demander conseil, aucun exemple familial ou historique auquel se référer. C'était l'inconvénient d'être à la fois orphelin et ignorant.

À genoux près de Barthélemy, animée par un balancement rythmique, Ulna psalmodiait toujours. Absorbée par

ses simagrées, elle ne vit pas cligner la paupière droite de son mari, signe patent d'une résurrection prochaine. Samien se détendit : le vieux singe n'était pas mort, il n'avait donc plus rien à craindre, sinon une nouvelle dérouillée dès que l'autre aurait repris du poil de la bête. Cette perspective raviva son désir d'évasion, sa soif soudaine de liberté : c'était maintenant ou jamais !

Il coiffa son bonnet, glissa son canif dans sa poche et enfila son caftan matelassé.

- Où vas-tu, petite crapule ? grommela Ulna entre deux oraisons.

- Là où même le Sarchonte va seul, ma tante.

Pour leurs besoins naturels, les Barthélemy disposaient, au fond de la cour, d'une pimpante cabane de rondins que Samien était contraint de récurer chaque semaine, mais dont il n'était pas autorisé à se servir. Qu'il gèle, qu'il neige ou qu'il vente, il devait se rendre à plus d'une lieue de la maison, dans une cahute de planches mal équarries qui menaçait à chaque instant de disparaître dans le précipice au bord duquel elle avait été érigée. Pour la première fois, depuis que cette humiliation lui était imposée, il y trouvait un avantage : Ulna ne s'étonnerait pas de la longueur de son absence et, lorsqu'elle en prendrait conscience, il serait déjà loin.

Samien dévala l'escalier, laça ses brodequins et ouvrit la porte aussi silencieusement que possible. Endormis ou transis, les chiens ne se manifestèrent pas. L'air glacé de la

nuit le saisit. Frissonnant sous son caftan, il enfonça son bonnet sur ses oreilles. Après quelques pas, il se rendit compte qu'il n'avait rien emporté à manger. Tant pis ! Un retour en arrière l'exposerait à tous les dangers, y compris celui de voir faiblir sa détermination.

Samien était capable d'effectuer, les yeux fermés, le trajet qui menait à son lieu d'aisance. Au-delà, le chemin devenait plus hasardeux. Éclairé par la troisième lune, il devait progresser avec prudence : des cailloux roulaient sous ses semelles et plongeaient silencieusement dans l'abîme qu'il longeait. Il faillit rater l'entrée du sentier qui s'accrochait à la falaise. Il entama la longue descente, sa main droite tâtonnant sans cesse la paroi, prêt à s'agripper au premier bec rocheux si le pied lui manquait. En dépit du froid, il était couvert d'une sueur qui rongeaient comme un acide les plaies ouvertes par le fouet.

Arrivé sur le plat, il s'accorda une pause et s'octroya quelques encouragements. L'aventure s'engageait bien : en conservant la même allure, il parviendrait au col avant la disparition de la huitième lune. Il serait alors délivré à jamais des brutalités de l'oncle Barth et de la cuisine grasse de son épouse.

Samien se mordit la lèvre, regrettant aussitôt cette pensée qui avait entraîné, malgré lui, une cascade d'images de ragoûts, de saucisses et de potées tels que les confectionnait Ulna. Des plats rustiques dont on lui concédait les plus bas morceaux, mais des plats tout de même. Refusant,

toutefois, de laisser son estomac dominer son esprit, il se remit en marche à travers les pâturages de zizanie dont se régalaient les moutons. Les chaumes, laissés trop hauts par l'oncle Barth, rendaient sa progression difficile. Le terrain montait régulièrement vers le col. Une surface caillouteuse succéda aux graminées, puis un interminable pierrier qui donnait l'impression de faire trois pas en arrière pour un seul en avant.

Il vit pâlir puis disparaître la dernière des huit lunes qui, telles des fées bienveillantes, avaient accompagné sa fuite. Le soleil apparut au-dessus de la ligne de crête, réduisant les ombres à des virgules, à quelques accents circonflexes sur les parois grises qui formaient un demi-cercle, très loin devant lui. Jamais Samien ne s'était aventuré aussi loin de la maison, mais il était encore temps de faire demi-tour. Embrumé par l'alcool, l'oncle Barth ne s'apercevrait de rien et la vie reprendrait, pénible et monotone.

Samien fut saisi d'un bref vertige. La faim, l'appréhension, ou un mélange des deux... Très haut dans le ciel, un gypaète poussa un cri aigre. Mauvais présage ! C'est un oiseau qui se repaît de cadavres.

2

SAMIEN POURSUIVIT SA ROUTE VERS LE COL, conscient que son destin venait de basculer, irrémédiablement. Il s'était résigné à l'idée de ne rien manger avant longtemps, mais il avait oublié la soif : c'est elle, désormais, qui le taraudait. Pas une source, pas un ruisseau, pas même une flaque pour l'étancher dans l'univers exclusivement minéral qu'il traversait, où régnait en plus une chaleur de four. Il s'était délesté de son caftan mais avait conservé son bonnet qui empêchait la sueur de lui dégouliner dans les yeux. Si seulement il avait pensé à emporter un parapluie en guise d'ombrelle !

Ses brodequins lui meurtrissaient les pieds et, partout où le fouet avait écorché sa peau, la douleur était cuisante. Un second gypaète rejoignit le premier. Convaincus de voir leur repas approcher, les deux oiseaux se mirent à décrire des cercles paresseux au-dessus de sa tête ; leurs ombres dansaient devant le fugueur sur le calcaire blafard...

La nuque raide et brûlante sous le soleil, Samien fixait obstinément le col qui formait une mince échancrure dans la continuité du cirque rocheux. Ce qui l'attendait au-delà, il l'ignorait : les rares étrangers qu'il avait pu croiser au village parlaient de villes immenses, de palais, de jardins suspendus, d'un lac d'eau salée tellement vaste que la rive opposée n'était pas visible à l'œil nu, et même de voyages stupéfiants dans ce qu'ils appelaient « l'Outremonde » ! « Billevesées ! » assurait l'oncle Barth qui, pour sa part, n'était jamais allé plus loin que Blastôme.

Samien glissa et se retrouva brusquement par terre, le coccyx meurtri, saisi par un immense découragement. Il aurait voulu pleurer mais n'y parvint pas. « Dommage, songea-t-il, mes larmes m'auraient désaltéré. » Il s'aperçut alors que la dalle sur laquelle il était tombé était recouverte d'une mousse orangée dont la consistance spongieuse avait causé sa chute. Du bout des ongles, il gratta un peu de cette substance et la renifla : le parfum était plaisant, entre châtaigne et champignon. Il suçà le bout de ses doigts : une agréable sensation de fraîcheur envahit sa bouche. À l'aide de son canif, il entreprit alors de racler la surface de la pierre et recueillit une grosse poignée de lichen qu'il mâcha posément, heureux d'avoir trouvé le moyen de tromper sa soif.

Il se remit en marche ; son pas était vigoureux, et il ne tarda pas à se rendre compte que ni ses plaies ni ses pieds ne le faisaient plus souffrir. La substance dont il s'était

régulé semblait avoir non seulement un effet stimulant mais elle apaisait également les douleurs ! Regardant autour de lui, Samien, repéra, ici et là, d'autres rochers tapissés de la même végétation orangée. Il savait, désormais, comment survivre dans cet environnement hostile. Il sourit en songeant que si Blépharine, la sorcière de Blastôme, avait connu les vertus de cette plante, elle aurait épargné à sa clientèle des remèdes aussi répugnants que l'urine de mulet fermentée, la fiente de chauve-souris ou les décoctions de crapauds séchés...

Samien perdit la notion du temps. La tête vide de pensées cohérentes, il mettait simplement un pied devant l'autre. Par moments, il avait l'impression d'avoir couvert une distance considérable, à d'autres, il lui semblait faire du surplace. La brèche rocheuse qui lui servait de repère paraissait s'éloigner à mesure qu'il avançait, ce qui l'amena à s'interroger : était-ce à cause de cette substance orange qu'il avait consommée ? Certaines plantes, disait-on, avaient la particularité de brouiller la vue, les sens et le jugement. Ou bien s'agissait-il d'un sortilège ? Samien avait beau sourire des superstitions de la tante Ulna et douter de l'efficacité des potions de Blépharine, à l'instar de tous les habitants des Kraspills, il croyait à la magie. Pas à celle des hommes qui n'est qu'illusions et manipulations, mais à celle des lieux et des esprits, rarement bienveillants, qui les hantent. Enfant, il avait entendu raconter l'histoire de la forêt maudite dont

personne n'est jamais revenu vivant, et celle du bouquetin au pelage argenté qui rend fous les chasseurs et les conduit à leur perte...

Il se demanda s'il n'avait pas pénétré, à son insu, dans un territoire enchanté dont les gypaètes qui l'escortaient de haut étaient les gardiens. Peut-être était-il condamné à tourner en rond jusqu'à mourir d'épuisement ? Il poursuivit cependant sa route, tandis que les lunes surgissaient dans le ciel, les unes après les autres, telles les bulles d'une boisson gazeuse.

Le vieil homme était assis au sommet d'un éperon rocheux. Ses cheveux longs, du même gris terne que sa barbe, formaient, dans son dos, une natte épaisse comme un cordage. Vêtu d'un pagne crasseux, il tenait devant lui, à deux mains, un bâton noir et noueux. Samien se crut victime d'un mirage avant de comprendre qu'il se trouvait en présence d'Anthelme, l'ancien sorcier de Blastôme, qui avait choisi de vivre en ermite. Il se présenta avec les marques du plus profond respect.

- Je n'ai rien choisi du tout ! grommela l'autre. On m'a chassé du village comme un chien galeux ! Accusé d'être un assassin, un danger public ! Foutaises ! Quel sorcier ne tue pas une ou deux personnes dans l'exercice de son métier, je te le demande... Tout ça, c'est à cause de Blépharine qui ne supportait pas la concurrence ! À force d'intrigues et de médisances, elle est parvenue à ses fins, la garce !

– Pourquoi ne pas être parti ailleurs ? Dans une autre région ?

– Parce que j’ai peur des voyages, petit ! C’est dangereux, tu sais ! On ne sait jamais sur qui, ou sur quoi, on va tomber...

– De quoi vivez-vous dans ce désert ? De cette substance orange ?

Anthelme ouvrit des yeux ronds.

– Hein ? Quoi ? Quelle substance ?

– Celle qui couvre certains rochers.

– Qu’est-ce que tu racontes ? Ça peut se manger ? Tu es sûr ?

– C’est ce qui m’a permis d’avancer.

– Si j’avais su ! gémit Anthelme. Tu n’as pas idée, petit, des horreurs que j’ai dû ingurgiter pour survivre ! Des insectes répugnants, sans parler des serpents... Jamais je n’ai eu l’idée de goûter cette mousse, nom de nom !

Samien lui demanda s’il avait bien fait de s’enfuir de chez l’oncle Barth, et ce que l’avenir lui réservait.

– Ça, c’est ton problème, répondit l’ermite. Quant au reste, je ne suis pas devin.

– Vous étiez sorcier, quand même ! C’est un peu la même chose.

– Tu parles ! Quand Blépharine m’a fait ce coup tordu, je n’ai rien vu venir. Rien ! Le seul conseil que je puisse te donner, petit, c’est de te garder de tous ceux qui prétendent détenir des pouvoirs, connaître le futur, ou dialoguer avec

les morts et les esprits : ce sont des fous ou des imposteurs ! Moi qui vis seul dans ce désert depuis des années, je peux te dire qu'il n'y a personne avec qui parler. Ni en haut ni en bas. Personne...

Anthelme ravala un sanglot, puis il invita Samien à partager son dîner de termites et de cancrelats, mais ce dernier déclina son offre, préférant reprendre la route.

La fatigue terrassa Samien d'un coup. Il faisait trop sombre pour récolter du lichen et l'orage menaçait. Il rampa sous un amas de dalles plates, estimant qu'il y serait à l'abri des bêtes sauvages – encore qu'il n'en ait croisé aucune, hormis les gypaètes – ainsi que de l'averse qui ne manquerait pas de dégringoler si les énormes nuages pourpres entassés sur l'horizon finissaient par crever. Il s'endormit presque instantanément.

– Samien ? Tu m'entends ?

La voix était indéniablement féminine, légèrement nasillarde, moins déplaisante, toutefois, que celle de tante Ulna qui tenait le milieu entre la râpe à muscade et le coassement de la grenouille.

– Samien ?

Le fugueur se redressa, tendu, certain de ne pas rêver : on aurait vraiment dit que quelqu'un s'adressait à lui, en l'appelant par son nom. Anthelme avait beau prétendre ce désert inhabité, Samien le croyait peuplé de créatures mystérieuses dont il n'allait pas tarder à savoir si elles étaient

hostiles ou simplement facétieuses. Dehors, le tonnerre grondait et des éclairs faisaient pâlir le ciel par intermittence. Il rassembla tout son courage pour demander :

- Qui est là ?
- Ah ! Enfin ! J'ai cru que tu ne te réveillerais jamais !
- Où êtes-vous ?
- Tout près de toi.
- Je ne vous vois pas...
- Ce n'est pas grave. Parlons un peu, d'abord...
- Est-ce que vous êtes... ?

Il aurait voulu dire « un esprit » mais les mots ne parvenaient pas à franchir ses lèvres. Elle perçut son angoisse et répondit :

- Je suis un être de chair et de sang, tout comme toi. Enfin, juste un peu différent.

- Différent ?
- Dis-moi, coupa-t-elle. Comment as-tu trouvé l'oxémie ?
- Quoi donc ?
- Cette mousse orangée dont tu t'es goinfré. Elle t'a

plu ?

- Euh... Oui... Ce n'est pas mauvais...

Samien était désormais certain d'avoir affaire à une créature fantastique, licorne, sphinx ailé ou autre bizarrerie, et il se tenait à carreau, car chacun sait que ces êtres perfides s'amuse à poser des énigmes au voyageur de rencontre ; s'il ne parvient pas à trouver la réponse, c'est une mort cruelle qui l'attend.

- L'oxémie est une plante aux vertus exceptionnelles, poursuit son interlocutrice invisible. Mais il faut se garder d'en abuser.

- Certainement...

- Tu n'as pas l'air très à l'aise, Samien ?

- Si, si...

- Est-ce parce que nous parlons dans le noir ?

- Oui, ça doit être ça.

- Si tu m'avais vue avant de m'entendre, tu aurais été encore plus troublé, tu peux me croire !

Il ne comprit pas ce qu'elle voulait dire. Le fracas du tonnerre retentit. Elle demanda :

- Tu es satisfait de ta décision ?

- Ma décision ?

- Quitter les Barthélemy. C'était courageux de ta part.

- Comment êtes-vous au courant ?

- Je sais une quantité de choses. J'ai des antennes, comme on dit. Il faudra que tu t'y fasses.

Samien ne trouva rien à répondre. La créature soupira longuement avant de reprendre :

- J'aimerais que nous soyons amis, Samien...

- Pas de problème, madame.

Elle eut un petit rire perlé, coquet.

- Je ne suis pas vraiment une dame, tu sais !

- Qu'est-ce que vous êtes alors ?

Le silence qui suivit fut si long qu'il crut qu'elle était partie. Elle reprit d'un ton moins assuré :

- Est-ce que tu fais partie de ceux que les serpents ou les chauves-souris dégoûtent ?

- Vous êtes une chauve-souris ?

- Soyons sérieux ! A-t-on jamais entendu parler une chauve-souris ?

- Ben... Non.

- Alors évite de poser des questions idiotes !

- Excusez-moi.

- Chez les Barthélemy, à la veillée, tu as sans doute entendu raconter la vieille histoire du crapaud ?

- Je ne vois pas...

- Mais si ! Il était une fois une belle princesse changée en crapaud par un enchanteur malveillant. Elle était très malheureuse, les enfants lui jetaient des cailloux. Un jour, un beau jeune homme vint à passer. Le crapaud lui dit : « Si tu m’embrasses, tu ne le regretteras pas ! » « Pourquoi devrais-je t’embrasser ? Tu es tellement moche ! » « Justement. C’est ça le truc. Celui qui domine sa répulsion sera récompensé. » « Qu’est-ce qu’on gagne ? » « Si je te le disais, ça ne marcherait pas. Il faut juste me faire confiance. » Le jeune homme haussa les épaules et passa son chemin. Mais tout de même, un jour, il s’en trouva un moins délicat, ou plus audacieux que les autres. Il embrassa l’affreuse bestiole qui retrouva, sous ses yeux, son aspect de jeune fille. Et quelle jeune fille ! Une beauté ! Ils se marièrent et vécurent heureux avec une tripotée d’enfants.

- Il va falloir que je vous embrasse, c'est ça ?
- Si tu pouvais éviter de m'interrompre, je n'ai pas fini.
- Excusez-moi.

- J'allais donc t'expliquer qu'il y a des millénaires, ma famille a été victime d'une terrible malédiction. Notre aspect physique a été tragiquement altéré, mais notre esprit et nos facultés cognitives sont demeurés intacts. Ils se sont même affûtés au cours des siècles.

- Et si je vous embrasse, tout s'arrangera ?

- Samien, dans mon cas, il ne s'agit pas d'une légende, mais d'une triste réalité que rien ne peut changer, pas même un baiser. J'ai besoin de ton amitié et de ta force physique. En contrepartie, je te ferai profiter de mon génie ! À deux, nous formerons une équipe invincible ! Qu'est-ce que tu en dis ?

Un coup de tonnerre les interrompit. L'espace d'une seconde, la grotte baigna dans une lumière glacée. Estimant prudent de ne pas contrarier son étrange interlocutrice, Samien répondit :

- D'accord.

- Parfait. Nous allons donc passer contrat. Sceller notre pacte, si tu préfères... Tu n'es pas du genre douillet, j'espère ?

- N-Non...

- Parce que je vais te prendre un petit peu de sang. C'est comme ça que ça marche.

- Du sang ?! Mais pourquoi ?!

- Évite de répéter toutes mes questions ! C'est agaçant et ça te fait paraître plus stupide que tu n'es.

Samien ressentit alors, sur son bras nu, une curieuse caresse, un souffle duveteux, puis une vive douleur qui lui arracha un cri.

- Allons ! C'est fait ! Ce n'était rien, tu vois !

- C'est vous qui le dites !

Il frotta son bras endolori.

- Tu m'as donné un peu de ton sang, moi, en échange, je t'ai injecté quelques gouttes de mon venin...

- Du venin ?!

- Qu'est-ce que je viens de te demander ?! Ne pas répéter tout ce que je dis !

- Attendez, attendez, qu'est-ce que c'est que cette histoire de venin ?

- Pas de quoi paniquer ! À petites doses, c'est sans danger.

- Mais vous êtes qui, exactement ?

Un interminable éclair illumina l'intérieur de l'abri. On y voyait comme en plein jour. Samien découvrit alors, pendue au bout de son fil, à la hauteur de son visage, une araignée velue de la taille d'un poing. Elle articula très distinctement :

- Au fait, je ne me suis pas présentée. Je m'appelle Yonkachinanbok de Sophraphélide. Mais tu peux m'appeler Yonka. Et me tutoyer.